

ENTRÉE DE BALLET.

Six hommes et six femmes désolés expriment, en dansant, leur douleur par leurs attitudes.

UNE FEMME DÉSOLÉE.
Ahi, ch' indarno si tarda!
Non resiste agli dei mortale effetto:
Alto impero ne sforza:
Ove comanda il ciel, l'uom cede a forza.

PREMIER HOMME AFFLIÉ.
Ahi, dolore!

SECOND HOMME AFFLIÉ.
Ahi, martire!

PREMIER HOMME AFFLIÉ.
Cruda morte!

FEMME DÉSOLÉE ET SECOND HOMME AFFLIÉ.
Empia sorte!

LES DEUX HOMMES AFFLIÉS.
Che condanni a morir tanta beltà!

TOUS TROIS ENSEMBLE.
Ciel! stelle! Ahi, crudeltà

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE, LYCAS: SUITE.

PSYCHÉ. De vos larmes, seigneur, la source m'est bien chère;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la faiblesse.

LE ROI. Ah! ma fille, à ces pleurs laissez mes yeux ouverts:
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême;
Et, lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers;
En vain de la raison les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ. Je ne mérite pas cette grande douleur;
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi! faut-il que, pour moi, vous renonciez, seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience?

LE ROI. La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent, sans peine,
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine.

Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.



Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères...

La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables;
Et voilà des dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ. Seigneur, une douceur ici vous est offerte.
Votre hymen a reçu plus d'un présent des dieux;
Et, par une faveur ouverte,

Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs;
Et cette loi du ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI. Ah! de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;

Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ. Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces dieux sont maîtres souverains

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

PSYCHÉ. Suivez le roi, mes sœurs; vous essuyez ses larmes,
Vous adouçiez ses douleurs;
Et vous l'accabliez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste;
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée:
Rien ne saurait me secourir;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE. Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs;
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs:
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage!



Psyché, Aglaure et Cydippe.

PSYCHÉ. C'est vous perdre inutilement.
CYDIPPE. C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ. Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE. Un oracle jamais n'est sans obscurité:
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.

Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue;
Ou mourir du moins avec vous,
Si le ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

Des présents qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire;
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer

Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux;
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI. Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente;
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante
Dont je souffre ici le tourment.

Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des cieux?
Et, dans le procédé des dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinate
Ne paraît-elle pas aux yeux?

Vois l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné:
Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,

Un présent que mon cœur ne leur demandait pas;
J'y trouvais alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude

A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;

A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.

Ils m'ôtent tout cela, ces dieux!
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte!
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.

Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plutôt s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSYCHÉ. Seigneur, redoutez la colère
De ces dieux contre qui vous osez éclater.
LE ROI. Après ce coup, que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ. Ah! seigneur! je tremble des crimes
Que je vous fais commettre; et je dois me hair.

LE ROI. Ah! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes!
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.

Mon juste désespoir ne saurait se contraindre:
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais;
Je veux sentir toujours la perte que je fais;
De la rigueur du ciel je veux toujours me plaindre;
Je veux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ. Ah! de grâce, seigneur, épargnez ma faiblesse!
J'ai besoin de constance en l'état où je suis.
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls ils sont assez forts; et c'est trop pour mon cœur
De mon destin et de votre douleur.

LE ROI. Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi:
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut, toutefois, le ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu! Je vais... Adieu!

PSYCHÉ. Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature
Qui vous appelle auprès du roi.
Vous m'aimez trop; le devoir en murmure;
Vous en savez l'indispensable loi.
Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse;
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux.
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offrent leurs vœux.
L'oracle me veut seule; et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans faiblesse.
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.
AGLAURE. Partager vos malheurs c'est vous importuner?
CYDIPPE. J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire?
PSYCHÉ. Non; mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du ciel redoubler la colère.
AGLAURE. Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle, et malgré vous, espère.
PSYCHÉ. Adieu. C'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Enfin, seule et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde:
L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde;
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour m'aimer;
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençaient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offraient sans cesse;
Leurs soupirs me suivaient sans qu'il m'en coûtât rien;
Mon âme restait libre en captivant tant d'âmes;
Et j'étais, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs et maîtresse du mien.
O ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi
Qu'il fallait faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puisque je ne pouvais le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici?...

SCÈNE IV.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ.

CLÉOMÈNE. Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.
PSYCHÉ. Puis-je vous écouter quand j'ai chassé deux sœurs?
Princes, contre le ciel pensez-vous me défendre?
Vous livrer au serpent, qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre,
Qui n'a que trop de ses douleurs.
AGÉNOR. Un serpent n'est pas invincible;
Cadmus, qui n'aimait rien, défit celui de Mars.
Nous aimons; et l'amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.
PSYCHÉ. Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingratitude
Que tous ses traits n'ont pu toucher;
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?
CLÉOMÈNE. Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire.

Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre;
Nous le verrons d'un œil jaloux;
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous fallait voir le vôtre.
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préféreriez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.
PSYCHÉ. Vivez, princes, vivez, et de ma destinée
Ne songez plus à rompre ou partager la loi;
Je crois vous l'avoir dit, le ciel ne veut que moi;
Le ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments;
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de faiblesse; et mon cœur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, princes; fuyez, qu'il ne vous empoisonne.
AGÉNOR. Bien ne s'offre à nos yeux encor qui les étouffe;
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu.
Ce ne serait pas un miracle
Que, pour un dieu muet, un homme eût répondu;
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.
CLÉOMÈNE. Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrifice indignement vous livre
Un amour que le ciel choisit pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ. Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos cœurs:
Vivez pour elles quand je meurs.
Plaignez de mon destin les lunistes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières.
Ce sont mes volontés dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.
CLÉOMÈNE. Princesse...
PSYCHÉ. Encore un coup, princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obéir;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.
Allez; laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendez plus cette mourante voix.
Adieu, princes, adieu pour la dernière fois.
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.
(Psyché est enlevée en l'air par deux Zéphirs.)

AGÉNOR. Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faite de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.
CLÉOMÈNE. Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR (en l'air).

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essayer les larmes
Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE.

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enri-

chies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psyché.

VULCAIN, CYCLOPES, FÉES.

VULCAIN.

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux;
Que chacun pour lui s'intéresse;
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.
L'Amour ne veut point qu'on diffère:
Travaillez, hâtez-vous;
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les Cyclopes achèvent en cadence de grands vases d'or que les Fées leur apportent.

VULCAIN.

Servez bien un dieu si charmant;
Il se plaît dans l'empressement.
Que chacun pour lui s'intéresse;
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.
L'Amour ne veut point qu'on diffère:
Travaillez, hâtez-vous;
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Cyclopes et les Fées placent en cadence les vases d'or qui doivent être de nouveaux ornements du palais de l'Amour.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZÉPHYRE.

ZÉPHYRE. Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites:
Cette taille, ces traits et cet ajustement
Cachent tout à fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnaître pour l'Amour.
L'AMOUR. Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connaître:
Je ne veux à Psyché que découvrir mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.
ZÉPHYRE. En tout vous êtes un grand maître:
C'est ici que je le connais.
Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feu;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte;
Et, sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR. J'ai résolu, mon cher Zéphyre,
De demeurer ainsi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'ainé de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience:
Il est temps désormais que je devienne grand.
ZÉPHYRE. Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.
L'AMOUR. Ce changement, sans doute, irritera ma mère.
ZÉPHYRE. Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée
Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...
L'AMOUR. Laissons cela, Zéphyre, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde.
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zéphyre,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.
ZÉPHYRE. Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCÈNE II.

PSYCHÉ.

Où suis-je? et dans un lieu que je croyais barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchanter et ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.
Le ciel aurait-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et, lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non; c'est de sa haine, en cruauté féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.
Que son espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs!
Tout autant de moments que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir; viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche? et faut-il que j'aime
Tes lueurs à me dévorer?
Si le ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin l'emparer:
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtement légitime;
Je suis lasse de soupirer;
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHYRE.

L'AMOUR. Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable

Que vous vous l'êtes figuré.
 PSYCHÉ. Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
 A menacé mes tristes jours,
 Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
 Daigne venir lui-même à mon secours?
 L'AMOUR. Quel besoin de secours au milieu d'un empire
 Où tout ce qui respire
 N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
 Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?
 PSYCHÉ. Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
 Et que, s'il a quelque poison,
 Une âme aurait peu de raison
 De hasarder la moindre plainte
 Contre une favorable atteinte
 Dont tout le cœur craindrait la guérison!
 A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
 Laissent évanouir l'image du trépas,
 Et que je sens couler dans mes veines glacées
 Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
 J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
 De l'amitié, de la reconnaissance;
 De la compassion les chagrins innocents
 M'en ont fait sentir la puissance;
 Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
 Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
 Que je n'en conçois point d'alarme.
 Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
 Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même;
 Et je dirais que je vous aime,
 Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
 Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
 Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
 Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
 Hélas! plus ils sont dangereux,
 Plus je me plais à m'attacher sur eux.
 Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
 Vous dis-je plus que je ne dois,
 Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
 Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
 Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
 Vos sens, comme les miens, paraissent interdits:
 C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
 Et cependant c'est moi qui vous le dis.
 L'AMOUR. Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
 Qu'il ne faut pas vous étonner
 Si, pour en réparer l'injure,
 L'Amour, en ce moment, se paye avec usure
 De ceux qu'elle a dû lui donner.
 Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
 Exhale des soupirs si longtemps retenus;
 Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
 Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
 Aussi sensiblement tout à la fois vous touche
 Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
 Dont cette âme insensible a profané le cours.
 PSYCHÉ. N'aimer point, c'est donc un grand crime?
 L'AMOUR. En souffrez-vous un rude châtement?
 PSYCHÉ. C'est punir assez doucement.
 L'AMOUR. C'est lui choisir sa peine légitime,
 Et se faire justice, en ce glorieux jour,
 D'un manquement d'amour par un excès d'amour.
 PSYCHÉ. Que n'ai-je été plus tôt punie!
 J'y mets le bonheur de ma vie.
 Je devrais en rougir, ou le dire plus bas:
 Mais le supplice a trop d'appas;
 Permettez que tout haut je le die et redie:
 Je le dirais cent fois, et n'en rougirais pas.
 Ce n'est point moi qui parle; et de votre présence
 L'empire surprenant, l'aimable violence,
 Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
 C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
 Que le sexe et la bienséance
 Osent me faire d'autres lois:
 Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
 Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
 Ne me consulte plus sur ce que je me dois.
 L'AMOUR. Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
 Ces yeux qui ne sont point jaloux:
 Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
 De tout ce qui se passe en vous.
 Croyez-en ce cœur qui soupire,
 Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
 Vous dira bien plus, d'un soupire,
 Que cent regards ne peuvent dire.
 C'est le langage le plus doux;

C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.
 PSYCHÉ. L'intelligence en était due
 A nos cœurs, pour les rendre également contents
 J'ai soupiré, vous n'avez entendu;
 Vous soupirez, je vous entends.
 Mais ne me laissez plus en doute,
 Seigneur, et dites-moi si, par la même route,
 Après moi le Zéphyre ici vous a rendu
 Pour me dire ce que j'écoute.
 Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
 Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?
 L'AMOUR. J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
 Comme vous l'avez sur mon cœur.
 L'Amour m'est favorable; et c'est en sa faveur
 Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphyre.
 C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
 Lui-même a dicté cet oracle
 Par qui vos beaux jours menacés
 D'une foule d'amants se sont débarrassés,
 Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
 De tant de soupirs empressés
 Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
 Ne me demandez point quelle est cette province,
 Ni le nom de son prince;
 Vous le saurez quand il en sera temps.
 Je veux vous acquérir; mais c'est par mes services,
 Par des soins assidus, et par des vœux constants,
 Par les amoureux sacrifices
 De tout ce que je suis,
 De tout ce que je puis,
 Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
 Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite.
 Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
 Je ne veux point, Psyché, devoir qu'à mon amour.
 Venez-en admirer avec moi les merveilles,
 Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
 A ce qu'il a d'enchantements:
 Vous y verrez des bois et des prairies
 Contester sur leurs agréments
 Avec l'or et les pierreries;
 Vous n'entendez que des concerts charmants:
 De cent beautés vous y serez servie,
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,
 Et brigueront à tous moments,
 D'une âme soumise et ravie,
 L'honneur de vos commandements.
 Mes volontés suivent les vôtres;
 Je n'en saurais plus avoir d'autres.
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer
 De deux sœurs et du roi mon père,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tous trois à me pleurer.
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes sœurs soient témoins
 Et de ma gloire et de vos soins;
 Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphyre,
 Qui leur puissent de votre empire,
 Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès:
 Faites-leur voir en quel lieu je respire;
 Faites-leur de ma perte admirer le succès.
 L'AMOUR. Vous ne me donnez pas, Psyché, tout votre âme
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 N'ayez d'eux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire.
 Et quand de tels soucis osent vous en distraire...
 PSYCHÉ. Des tendresses du sang peut-on être jaloux?
 L'AMOUR. Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
 Les rayons du soleil vous baissent trop souvent:
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
 Dès qu'il les flatte j'en murmure:
 L'air même que vous respirez,
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche:
 Votre habit de trop près vous touche,
 Et, sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi qui m'effarouche
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
 Mais vous voulez vos sœurs. Allez, partez, Zéphyre;
 Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.
 (Zéphyre s'envole.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR. Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
 De ces trésors faites-leur cent largesses,
 Prodiguez-leur caresses sur caresses,
 Et du sang, s'il se peut, épouvez les tendresses,
 Pour vous rendre toute à l'amour.
 Je n'y mêlerai point d'importante présence.
 Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;
 Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance
 Que vous ne dérobiez aux miens.
 PSYCHÉ. Votre amour me fait une grâce
 Dont je n'abuserai jamais.
 L'AMOUR. Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
 Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
 Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyr,
 Qui pour armes n'avez que de tendres soupirs,
 Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
 Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE.

— 338 —

L'AMOUR, PSYCHÉ.

UN ZÉPHYR, chantant; DEUX AMOURS, chantants; TROUPE D'AMOURS
 ET DE ZÉPHYRS, dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les Amours et les Zéphyr, pour obéir à l'Amour, marquent par leurs danses
 la joie qu'ils ont de voir Psyché.

UN ZÉPHYR.

Aimable jeunesse,
 Suivez la tendresse,
 Joignez aux beaux jours
 La douceur des Amours.
 C'est pour vous surprendre
 Qu'on vous fait entendre
 Qu'il faut éviter leurs soupirs
 Et craindre leurs desirs;
 Laissez-vous apprendre
 Quels sont leurs plaisirs.

DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

PREMIER AMOUR.

Un cœur jeune et tendre
 Est obligé de se rendre;
 Il n'a point à prendre
 De fâcheux détour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

SECOND AMOUR.

Pourquoi se défendre?
 Que sert-il d'attendre?
 Quand on perd un jour,
 On le perd sans retour.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
 A son tour;
 Et plus on a de quoi charmer,
 Plus on doit à l'Amour.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les deux troupes d'Amours et de Zéphyr recommencent leurs danses.

LE ZÉPHYR.

L'Amour a des charmes,
 Rendons-lui les armes;
 Ses soins et ses pleurs
 Ne sont pas sans douceurs.
 Un cœur pour les suivre
 A cent maux se livre.

Il faut, pour goûter ses appas,
 Languir jusqu'au trépas,
 Mais ce n'est pas vivre
 Que de n'aimer pas.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

PREMIER AMOUR.

On craint, on espère;
 Il faut du mystère;
 Mais on n'obtient guère
 De bien sans tourment.

LES DEUX AMOURS ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

SECOND AMOUR.

Que peut-on mieux faire
 Qu'aimer et que plaire?
 C'est un soin charmant
 Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX AMOURS.

S'il faut des soins et des travaux
 En aimant,
 On est payé de mille maux
 Par un heureux moment.

ACTE QUATRIÈME.

— 339 —

Le théâtre représente un jardin superbe et charmant. On y voit des berceaux de verdure soutenus par des termes d'or, décorés par des vases d'orangers et des arbres chargés de toutes sortes de fruits. Le milieu du théâtre est rempli de fleurs les plus belles et les plus rares. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles, ornés de coquillages, de fontaines et de statues; et toute cette vue se termine par un magnifique palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. Je n'en puis plus, ma sœur; j'ai vu trop de merveilles,
 L'avenir aura peine à les bien concevoir;
 Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
 N'en a jamais vu de pareilles.
 Elles me chagrinent l'esprit;
 Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
 Font un odieux étalage
 Qui m'accable de honte autant que de dépit.
 Que la fortune indignement nous traite!
 Et que sa largesse indiscrete
 Prodigue aveuglément, épaise, unit d'efforts,
 Pour faire de tant de trésors
 Le partage d'une cadette!
 CYDIPPE. J'entre dans tous vos sentiments;
 J'ai les mêmes chagrins; et dans ces lieux charmants
 Tout ce qui vous déplaît me blesse:
 Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
 Comme vous, m'accable, et me laisse
 L'amertume dans l'âme et la rougeur au front.
 AGLAURE. Non, ma sœur, il n'est point de reines
 Qui, dans leur propre Etat, parlent en souveraines
 Comme Psyché parle en ces lieux.
 On l'y voit obéir avec exactitude,
 Et de ses volontés une amoureuse étude
 Les cherche jusque dans ses yeux.
 Mille beautés s'empressent autour d'elle,
 Et semblent dire à nos regards jaloux:
 Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle;
 Et nous, qui la servons, le sommes plus que vous.
 Elle prononce, on exécute;
 Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
 Flore, qui s'attache à ses pas,
 Répand à pleines mains autour de sa personne
 Ce qu'elle a de plus doux appas;
 Zéphyre vole aux ordres qu'elle donne;
 Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,